

65
221
SCIENCE ET FOI

L'ANTHROPOLOGIE

ET

LA SCIENCE SOCIALE

PAR

PAUL TOPINARD

Ancien secrétaire général de la Société d'Anthropologie de Paris,
Membre honoraire ou correspondant
des Sociétés ou Sections d'Anthropologie de Lyon, Bruxelles, Londres, Berlin,
Munich, Saint-Pétersbourg, Moscou, Buda-Pest,
Vienne, Florence, Rome, Coïmbre, Philadelphie, Washington, etc.

PARIS

MASSON ET C^{ie}, ÉDITEURS

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1900

l'élevage des petits, ne vient pas mettre un terme intempestif à la famille, comme chez les Oiseaux.

Nous avons signalé un point noir chez les Oiseaux, la séparation trop rapide des enfants et des parents et l'oubli réciproque des uns et des autres qui en résulte. En est-il de même chez les Mammifères? Nous avons cité parmi les Oiseaux, la Poule d'eau, chez laquelle les deux couvées de la saison fraternisent, en sorte que la mère se trouve à la tête d'une troupe considérable. Les Mammifères présentent des cas analogues fréquents. Chez l'Opposum de Virginie, dit Audubon, il y a trois portées et plus par an. On voit les petits de l'une encore dans la poche abdominale, tandis que ceux des deux autres circulent aux alentours, surveillés par la mère. Chez l'Écureuil, les trois à sept petits des deux portées de l'année forment une troupe de douze à quinze qui suivent la mère. Chez l'Enhydris, la famille circule, formée du père, de la mère et des petits à la mamelle et demi-adultes. Chez le Sanglier, la mère se promène avec ses petits d'années différentes. Chez l'Orang et le Gorille on a rencontré la père et la mère accompagnés de petits d'âges éloignés. Il n'est pas douteux que chez les Mammifères, la famille n'ait une tendance à se prolonger plus que chez les Oiseaux. Chez la Marmotte, les petits passent tout l'hiver avec leurs parents dans le même terrier. Soit le Chevreuil; le rut a lieu en avril-mai, la gestation dure huit ou neuf mois, les petits à la mamelle ont trois mois quand le second rut a lieu; ils restent avec leur mère six mois encore et ne s'en vont généralement qu'à la naissance d'un autre petit. Chez le Chevreuil, dit M. Trouessard, on a vu des frères et sœurs s'accoupler entre eux et même rester ensemble toute leur vie. Il y a

thèse que la famille est le noyau de la société, est celui de la Pintade. Elle a quinze ou vingt petits, les deux parents en ont soin; à la fin de la saison six ou huit familles s'associent; l'harmonie règne au sein de cette société, un vieux mâle la gouverne, et cependant, on ne sait pas s'y entr'aider au moment d'un danger : tous fuient dans diverses directions.

Nous concluons plus loin.

MAMMIFÈRES. — Ils appellent toute notre attention. Ils présentent toutes les formes de rassemblements, plus ou moins sociaux, que nous avons rencontrées jusqu'ici : indifférente, accidentelle et temporaire, pour émigrer, pour la reproduction, plus ou moins sédentaire, entre espèces, et pour hiberner. Les Mammifères marins, chez lesquels se retrouvent les facilités de déplacement des Poissons, les Chauves-Souris qui volent comme les Oiseaux, quelques Rongeurs et Ongulés donnent les exemples d'association pour voyager. A côté, on pourrait rappeler les déplacements d'une petite étendue, comme ceux de la Marmotte et du Chamois des régions avoisinant les neiges en été vers les vallées en hiver. Les Phoques et les Cheiroptères sont les exemples pour la reproduction. La forme vraiment intéressante est la société plus ou moins sédentaire ou nomade. Nous dirons un mot de suite du rassemblement pour hiberner.

Nous avons parlé des Serpents et Orvets qui s'engourdissent pendant l'hiver dans des trous, enlacés par masses. Les Oiseaux fuient le froid avec trop de facilité pour que le cas se présente et sont du reste à sang très chaud. Parmi les Mammifères inférieurs, l'hibernation est assez fréquente, chez les individus de mœurs solitaires, comme le Hérisson, la Musaraigne, le Loir, le Hamster, la Souris-

Naine. L'hibernation en commun est rare, par exemple chez la Taupe, qui a une tendance au terrier commun, chez l'Écureuil, où toute la famille se serre les uns contre les autres, mais surtout chez la Marmotte. Parmi les Mammifères supérieurs, une trace d'hibernation, intéressant non la société mais la famille, s'observe chez l'Ourse polaire en état de gestation. Elle creuse un trou, s'y laisse couvrir de neige et attend le printemps. Bref, l'hibernation n'est pour rien dans la disposition des Mammifères à se former en société.

Chez les Mammifères inférieurs, comme les Monotrèmes, les Édentés et les Insectivores, il n'est pas question de troupes. La plupart, sinon tous, vivent solitaires, les uns dénués de tout esprit familial, comme l'Échidné, le Tatou, le Tamarin, le Pangolin, le Paresseux, le Tanrec, la Musaraigne; les autres, moins rebelles comme l'Ornithorynque, le Fourmilier et le Hérisson. L'Oryctérope est le seul des Édentés qu'on rencontre par deux ou trois; la Taupe, le seul des Insectivores qui ait quelque sociabilité : chacun a son terrier particulier, mais il y a des couloirs communs dans lesquels se rencontrent quinze ou vingt individus.

Chez les Marsupiaux, le progrès est peu sensible. La plupart vivent solitaires. Cependant, chez le Kangourou-Rat, plusieurs se réunissent dans un terrier commun. Chez le Kangourou ordinaire, il y a des rassemblements indifférents; ils paissent jusqu'à quatre-vingts ensemble, les mêmes se retrouvent le lendemain ou avec d'autres comme le hasard en décide. Trois ou quatre, quelquefois, se rapprochent de préférence, mais sans se manifester pour cela quelque intérêt. A la première occasion chacun fuit de son côté, sans essayer de se rejoindre. Et

pourtant le Kangourou est un peu éduicable par l'homme, tous connaissent le Kangourou boxeur.

Chez les Rongeurs le progrès s'accuse. Quelques-uns vivent solitaires, comme le Loir, le Hamster, le Porc-Épic, la Gerboise, le Lièvre, l'Écureuil. L'Helamys vit, dit-on, par grandes familles comprenant plusieurs couples. Une dizaine de familles, chez la Viscache, occupent le même terrier, un mâle surveille pour tous et prévient en cas de danger.

Les Campagnols sont très sociables, ils vivent parfois en colonies considérables dont les terriers, communiquant ensemble, sont placés côte à côte dans la même prairie. Les Campagnols, comme les Lemmings, sont célèbres du reste par leurs bandes d'émigration en nombre prodigieux dans les pays du Nord. Leur fécondité excessive leur fait épuiser rapidement un pays et ils se mettent en quête de contrées neuves, obéissant à des habitudes séculaires qui parfois n'ont plus leur raison d'être. Les Souris et les Rats s'agglomèrent en nombre considérable, comme l'on sait, dans les lieux à leur convenance. Les Rats dorment parfois dans une sorte de nid commun, où ils s'enlacent pour avoir chaud; la nuit, ils voyagent par troupes pour changer de localité ou aller à la découverte en observant toutes les règles de la prudence. Les Lapins se répartissent en tribus, par canton; chaque couple a son terrier propre, mais enchevêtré avec d'autres. Ils sortent ensemble matin et soir, un vieux mâle surveille, avertit et stimule les retardataires. Les Marmottes vivent ensemble; elles ont deux sortes de demeures, l'une d'été dans les hauteurs, l'autre d'hiver, plus bas, où elles hibernent pendant sept ou huit mois en commun. Les Chiens de prairie ou

Cynomys ont ce que les Indiens ont appelé des villages. Chacun y a son terrier, des sentiers bien entretenus serpentent, des vigies çà et là montrent leur tête, on se rend des visites, on joue, un personnage plus important est le centre principal autour duquel s'opèrent les allées et venues. Si l'un est blessé ou tué, un autre attire rapidement son corps dans le terrier le plus voisin, tandis que le trappeur recharge son fusil. D'autres villages non moins célèbres jadis sont ceux de l'Ondatra et du Castor. Chez ce dernier, les huttes sont groupées autour d'un étang, tous s'associent pour couper et traîner des arbres, construire ou réparer les digues, creuser des canaux et amasser des provisions. De génération en génération, les travaux sont entretenus et de temps à autre le trop-plein de la population essaime et va plus loin.

On pourrait se demander, chez le Castor, si l'assistance mutuelle est le mobile primitif de l'association ou si cette assistance a surgi secondairement. Chez le *Cynomys* tout porte à croire que le besoin de compagnie est le seul mobile. Dans les grandes bandes de Lemmings, la nécessité et l'entraînement auraient tout fait.

Les Chéiroptères, liés aux Insectivores, vivent tous par bandes qui hibernent ensemble et parfois émigrent d'une île éloignée à l'autre. Il y a, entre autres en France, des grottes célèbres dans lesquelles les Chauves-Souris habitent depuis les temps les plus reculés et déposent des sortes d'alluvions de guano. Le point intéressant de leur histoire est le suivant. Lorsque les mâles ont abandonné leurs femelles après le rut, celles-ci se réunissent à une douzaine pour mettre au monde leurs petits et les élever dans une anfractuosité commune de grotte.

Les Mammifères marins présentent une autre forme

de rassemblement pour la reproduction, qui est le pendant de la nidification des Oiseaux. Quoique sous certains rapports ils eussent dû ou pu précéder les Ongulés, nous en parlerons de suite.

A l'exception du Morse et du Dugong monogames, tous paraissent polygames. Tous vivent par bandes. Le moins sociable, la Baleine, souvent solitaire, forme des bandes pour voyager et au moment du rut. Quelques rassemblements ayant pour objet principal de jouer et de se tenir compagnie, se rencontrent manifestement, par exemple chez les Dauphins. Il y a des sociétés sédentaires; ainsi M. Trouessart parle d'une colonie de Phoques qui aurait élu domicile dans la baie de la Somme. Les cinq cents Otaries de la Porte d'Or, auprès de San Francisco, qu'on retient en les nourrissant, sont une colonie sédentaire. Mais les bandes les plus intéressantes sont celles, assez difficiles à débrouiller, ayant le triple but de voyager, de vivre en société et de se reproduire. Essayons de les peindre. Ces troupes se composent, suivant les moments, de familles polygames complètes, avec le mâle nageant à leur tête, de groupes de mâles, dits solitaires, de groupes de femelles pleines, de groupes de jeunes d'âges divers et de célibataires épars. Dans quelles conditions ces éléments se séparent-ils, ou se rapprochent-ils? Le mieux est de résumer les descriptions données sur l'une des espèces, l'*Arctocephalus* ou *Ursine Bear* des îles Falkland, d'après Steller et autres.

En novembre, arrivent dans ces îles, raconte-t-on, les vieux mâles qui s'étendent sur la plage en longues files. En décembre, arrivent les femelles pour la possession desquelles se livrent aussitôt de violents combats. Quelques mois plus tard seulement viennent les jeunes mâles.

darise partiellement à droite, à gauche, en haut, en bas, mais quand même il reste entier, dressé dans son individualité au sein de sa famille, dans son égoïsme tempéré par son besoin altruiste et éclairé par sa raison. Quand même, cet individu se dresse en face du corps social, en face du système de la vie commune, au milieu des différentes associations dont il fait partie en se disant : Moi d'abord. C'est avec lui que ce corps social doit le plus compter.

CHAPITRE IX

Parallèle de la Nature, de l'Individu et de la Société.

Le dernier chapitre nous a éloigné des sociétés anciennes et fait entrer à pleines voiles dans la vie des sociétés nouvelles, qui aujourd'hui traversent une crise et sont en voie de transformation. Avant de continuer il nous faut mettre en parallèle les trois termes incessamment en conflit : la Nature, l'Individu et la Société. Ce sont des points de vue opposés que ne séparent pas assez les artisans en spéculation et en idéal, comme les praticiens. Ils partent de l'un et concluent à l'autre ; ils prennent leurs prémisses dans la nature ou chez l'individu et concluent dans la société ; ou l'inverse. Faisons la part des trois, ils nous conduiront aux principes vrais ou nécessaires que la société peut ou doit prendre pour base.

1° *La Nature*. — Le monde se résume pour l'homme en deux choses : le Moi et le non-Moi ; le centre, que le premier occupe, et la circonférence. Le Moi connaît le non-Moi par les impressions formant les images composites

qu'il en reçoit. Il constate leurs différences et ressemblances, établit leurs rapports, les classe et en tire des idées s'élevant graduellement des particulières aux générales, des concrètes aux abstraites, les unes négatives, les autres positives. Parmi les idées générales et négatives sont celles d'infini, de néant, de commencement aux dépens de rien, de fin sans rien laisser. Parmi les idées générales et positives sont celles de nombre, ou de un ou plusieurs; de succession, comme dans le cinématographe, ou de temps; de parallélisme et d'espace, par suite de l'impossibilité de comprendre deux choses occupant au même moment la même place; de continuité et d'intermittence; de dépendance ou de causalité et d'indépendance, etc. Les idées se partagent encore en plus ou moins directes et plus ou moins indirectes, ces dernières ressortant de l'induction assistée par l'imagination. Celles de bien absolu, de bon absolu, de beau absolu rentrent dans cette dernière catégorie; ce sont des idées associées que l'on conçoit chacune à son maximum d'expression dans un type que l'esprit se représente. Le bien, le bon et le beau absolu ne sont donc pas des réalités, mais la conception d'un idéal, d'un *nec plus ultra* dans une voie. La réunion des trois est la perfection absolue, c'est-à-dire une harmonie parfaite en tout, une adaptation complète des choses les unes aux autres, une fin de l'objectif conçu par le subjectif, du non-Moi par le Moi.

Le terme le plus élevé de notre connaissance positive et inductive dans l'état de la science se résume ainsi : la matière et l'énergie sont toujours associées et, sous des formes infiniment variées, éternelles. Ces formes sont dans un état perpétuel de mutation, le repos est une apparence transitoire, le changement est la vie de

l'univers. La matière compose tous les corps solides, liquides, gazeux ou autres; l'énergie engendre tous les phénomènes. La forme la plus répandue de l'énergie est l'attraction qui, par deux procédés différents, produit le mouvement ou la cohésion moléculaire.

Dans les agrégats nouveaux l'adaptation aux choses existantes est la première loi. Les formations ou mutations s'opèrent dans tous les sens selon les sollicitations et résistances. A en juger par la portion de l'univers dont nous faisons partie et dans sa phase actuelle, une direction générale prédomine du simple au composé, du semblable dans les parties ou non différencié au dissemblable ou différencié, de l'instable ou non adapté au stable ou adapté. Cette direction générale dans le temps et dans l'espace est l'évolution progressive.

L'évolution, possiblement une sous nos yeux, se partage pour l'étude en autant d'évolutions particulières qu'il y a de sujets à considérer à part. Telles sont : l'évolution de notre système solaire dont notre planète n'est qu'un fragment, l'évolution de la vie à la surface de notre planète, l'évolution du Moi et de la pensée dans la série animale, l'évolution des sociétés humaines. Le début et la fin sont les parties délicates des deux premières. Comment, au sein de notre nébuleuse initiale aux atomes mobiles, semblables et indépendants, les premiers rapprochements se sont-ils opérés et ont-ils créé le premier centre d'attraction générale? Comment, sur notre planète, le premier grumeau de protoplasme s'est-il constitué?

La fin, en ce qui nous concerne, nous la connaissons : notre terre cessera d'être habitable, elle se refroidira, perdra son atmosphère et son humidité et ressemblera à

notre lune actuelle. Auparavant, l'évolution, de progressive deviendra stationnaire, puis régressive; un jour, comme le suggère Huxley, les Lichens, les Diatomées, les Protococcus seront peut-être les seuls êtres s'adaptant aux conditions: puis plus rien. Quant à notre soleil, lorsqu'il aura consommé tout son combustible, qu'à son tour il sera habitable et aura eu ses évolutions ascendante et descendante, peut-être sa phase humaine, il deviendra aussi un astre mort perdu dans l'espace, tandis que d'autres systèmes commenceront, brilleront et finiront de même. Pourquoi tout cela? Notre imagination, notre raison peuvent-elles concevoir quelque chose qui ne recule la difficulté sans la résoudre? Il n'y a qu'à lire les pages 446-8 de l'édition française de *Irréligion de l'Avenir* de Guyau pour voir ce que les conceptions les plus séduisantes perdent lorsqu'on cherche à les étayer de spéculations sur l'inaccessible dans l'état de la science. Le plus sage est d'avouer humblement notre insuffisance et de nous réfugier dans l'agnosticisme de Huxley.

Les facteurs de l'évolution organique à la surface de notre planète, ainsi que nous l'avons dit (page 25), sont : 1° l'expansion même de la vie, c'est-à-dire l'augmentation de la matière qui en est le siège aux dépens d'autre matière prise au dehors et qu'elle s'assimile, jusqu'au moment où s'opère la séparation d'une partie de la masse; et par ce fait la création d'autres individus; 2° la variation spontanée des individus ainsi créés, cause première des différenciations et multiplications des formes vivantes; 3° l'adaptation et l'accroissement de celles de ces variations qui sont utilisées et se prêtent aux conditions d'existence rencontrées, cause seconde des différenciations et surtout de leur confirmation. L'hérédité ou la

ressemblance par continuité des individus et la survivance des formes les plus appropriées aux circonstances n'en sont que des conséquences.

L'expansion de la vie s'opère dans tous les sens où elle ne rencontre pas de résistance; tel un germe de *Lemna* jeté à la surface d'une mare projette ses rameaux de tous côtés et finit par envahir toute la mare. La variation s'opère de même dans tous les sens. L'utilisation et l'adaptation de ces variations seules déterminent les directions que prennent les formes sous l'influence des circonstances, telles que le hasard les fait surgir, les rassemble et les rend efficaces. Ces circonstances tantôt se contredisent, tantôt se conforment. Elles accélèrent, retardent ou arrêtent la marche dans la voie suivie jusque-là, ou elles la changent, la détournent, la ramènent en arrière ou lui font décrire des zigzags. Elles donnent naissance à des types admirablement réussis, mais plus souvent peut-être à des types imparfaits, manqués, aberrants, peu viables, répondant à un besoin du jour, mais pas aux besoins généraux. Tels sont, pour ne citer que des Mammifères, le type du Paresseux condamné par son organisation malheureuse à une existence passive à laquelle il ne peut se dérober; le type des grands animaux éteints de l'époque jurassique; le type même de notre Éléphant, qui exige de si grandes quantités de nourriture qu'on s'étonne qu'il existe encore. Il y a des séries linéaires admirables, comme celle des Primates, où tout se succède rationnellement et qui avaient de grandes chances de donner de bons résultats. Mais il y a des séries aussi comme affolées qui ne pouvaient conduire à rien et se terminent en cul-de-sac. Aussi le chemin de l'évolution est-il jonché de victimes,

d'ébauches manquées, d'espèces incapables de durer, d'inutilités. Toutefois, dans cette hécatombe, comme le mieux survit de préférence et que le mauvais succombe forcément, le résultat général, dans l'état actuel des choses, est ce que nous appelons le progrès.

En somme, l'évolution de la vie sur notre planète n'est ni une entité, ni une cause, ni une force, mais une série d'effets, la conséquence d'une lutte incessante entre l'expansion de la vie et les conditions qu'elle rencontre. La vie s'étend aveuglément, capricieusement, sans plan ni dessein, les circonstances la conduisent. Dans cette évolution, il y a deux choses à distinguer : la direction générale vers un mieux dans les conditions générales que nous connaissons aujourd'hui, et des directions particulières éventuelles, de plus ou moins de durée. Celles-ci, relativement à telle ou telle espèce, sont bonnes ou mauvaises et il peut y avoir avantage pour l'une de ces espèces à résister à l'évolution naturelle et même, s'il lui est possible, à la diriger.

Nous avons vu, en effet, que les espèces à quelque époque qu'on les considère : actuelle, pliocène, éocène, jurassique, sont comparables aux bouquets terminaux d'un arbre dont les branches et le tronc morts ont disparu ; que ces bouquets, par des efflorescences ultérieures, sont remplacés par d'autres ; qu'en un mot le sort commun, pour les bonnes comme pour les mauvaises espèces, est la mort. Il est, parmi les Mammifères, fort peu d'espèces qui se soient perpétuées plusieurs âges. N'en faut-il pas conclure que si, par exception, l'une d'elles possède quelque qualité particulière, qui lui permette d'intervenir dans sa propre destinée et de chercher à faire son propre bonheur, il est rationnel qu'elle s'en serve ? Il

est certain que la nature n'a aucun souci des nombreuses espèces auxquelles elle donne naissance, pas plus qu'un arbre des feuilles qui annuellement jaunissent et se détachent. La nature, pas plus que l'évolution qui, du reste, n'est qu'une de ses manières d'être, n'est une individualité. Elle ne sent ni ne raisonne; elle n'a la notion ni du beau ni du bon. Qu'une espèce soit bonne ou mauvaise, s'adapte ou non à ce qui l'environne; qu'il en meurt dix, vingt ou cent pour aboutir à une bonne, que celle-ci vive plus ou moins, elle ne s'en inquiète pas. La nature n'est qu'un état de choses, une série de mutations, une roue qui tourne perpétuellement, un monde habité ou non qui roule dans l'espace. Si l'homme est plus favorisé que d'autres espèces, nous ne lui en devons aucune reconnaissance. Il peut lui élever des autels, la prier, elle ne changera rien à son mouvement. Si nous désirons échapper au sort commun, si nous voulons améliorer notre situation, être heureux, servons-nous d'elle, régnons le plus possible sur elle, mais ne comptons que sur nous.

2° *L'Individu*. — L'espèce n'est qu'un nombre quelconque d'individus, issus les uns des autres, séparés et indépendants dès leur naissance : parmi les Vertébrés les uns ne connaissent jamais leurs parents, les autres les abandonnent dès qu'ils le peuvent et n'en conservent aucun souvenir. L'individu, au contraire, est la chose réelle et tangible, la seule dans la nature vivante qui, à des attributs physiques, joigne des attributs psychiques; la seule qui, quoique soumise aux lois de cette nature, ait en elle quelque spontanéité propre, sinon une autonomie relative; celle dans laquelle se matérialise toute la vie, toute l'évolution organique et qui en est à la fois

le commencement, le moyen et la fin; celle qui naît, s'accroît, meurt et se multiplie en laissant de nouveaux individus toujours séparés et indépendants. C'est l'individu seul qui varie, travaille, se transforme d'une façon insensible et revêt les formes infinies qui peuplent notre planète et que les naturalistes partagent en espèces, familles, ordres, etc. Seul de tous les corps de l'univers il connaît les objets qui l'entourent ou le touchent, les mouvements qu'il exécute et sait qu'il existe. Seul il se dresse en face de la nature et, intervertissant les positions, il s'en fait le centre. Seul, à une certaine phase de son développement, il possède, chez les Vertébrés, un Moi centralisé qui pense, sent et raisonne plus ou moins.

C'est sur ce Moi caractéristique dont dépendent directement ou indirectement tous les actes de l'individu qu'il nous faut porter toute notre attention. Il est douteux, avons-nous montré, qu'il existe chez les Protistes. Il y a autant de Moi particuliers chez les animaux inférieurs composés qu'il y a de parties en rapport avec une division spéciale du travail. Chez les animaux moins inférieurs, certains de ces Moi deviennent confluents et l'une de ces confluences prend la suprématie. Chez les Vertébrés ils se centralisent dans un organe spécial.

Là le Moi unique n'intervient pas en toutes circonstances, mais d'une façon intermittente et facultative. Il abandonne à la moelle les actes ordinaires dont l'organisme a contracté l'habitude et n'entre en jeu qu'occasionnellement pour les modifier en vue de la satisfaction des besoins de l'individu dont il a la gérance. Chez le Reptile, le Vautour, la Marmotte ces besoins sont limités : boire, manger, dormir, avoir chaud, satisfaire à la reproduction, éviter le danger, se défendre. La prévoyance :

est nulle ou faible, l'individu songe au présent, tout au plus au lendemain ou à l'hiver qui va suivre. La mémoire est limitée, la réflexion ne porte guère que sur les effets immédiats des actes, les habitudes ou instincts priment tout, le Moi intervient peu. Chez quelques Mammifères supérieurs comme l'Éléphant, le Singe, le Chat domestique, le tableau change déjà : la faculté d'observation, la mémoire, la réflexion, la prévoyance augmentent, le rôle du Moi s'accuse, il intervient davantage. Chez l'homme, surtout de nos jours, le tableau est totalement changé : les besoins se sont accrus à l'infini, le nécessaire ne lui suffit plus, il veut le superflu, du confort, des jouissances intellectuelles ; il a des désirs effrénés, des passions de tous genres, il poursuit des idéals divers ; les motifs de ses déterminations sont nombreux, il a des manières très différentes d'y céder, il prévoit de loin les effets de sa conduite. Son Moi a des occasions incessantes d'intervenir, de délibérer et de faire acte d'initiative. Sa tâche est même si grande qu'il n'y pourrait suffire si sa mémoire très étendue ne lui permettait pas d'emmagasiner les résultats de ses délibérations antérieures, s'il ne supprimait pas une partie des raisonnements par lesquels il a déjà passé, s'il ne simplifiait pas progressivement ses procédés, s'il ne s'établissait pas en lui des habitudes de sentir, de penser et de réagir qui diminuent d'autant son travail. Insistons sur ce point capital.

Les actes extérieurs de l'homme sont de deux sortes : les uns avec intervention sérieuse et réfléchie du Moi et volontaires, les autres sans cette intervention et plus ou moins inconscients.

Ces derniers sont les résultats d'habitudes contractées

par l'individu lui-même ou léguées par ses ancêtres à l'état de prédispositions plus ou moins fortes à reprendre les mêmes habitudes sous l'influence des excitations appropriées. Les habitudes ancestrales confirmées et consolidées par leur répétition de génération en génération sont les instincts ou les actes instinctifs. Les habitudes individuelles, quelquefois aussi puissantes, sont de la même nature, ont le même mécanisme et méritent à égal titre d'être appelées des actes instinctifs. En voici des exemples gradués : nager, suivre machinalement un chemin que l'on fait quotidiennement, tirer son épée et se mettre en garde en présence d'un ennemi, se jeter à l'eau sans réflexion pour sauver un de ses semblables, copier une page d'écriture en pensant à autre chose, parler sans songer à ce que l'on dit, etc.

Les actes instinctifs totalement inconscients ont leur siège dans la moelle. Une excitation périphérique arrive à cet organe et s'y transforme en un mouvement réflexe coordonné, celui que cette excitation a l'habitude d'engendrer. L'excitation s'irradie cependant jusqu'au cerveau, mais cet organe y est indifférent, il ne porte pas son attention sur elle, il laisse le mouvement s'accomplir. L'excitation toutefois peut être perçue, peut y éveiller les sensations analogues antérieures qui y sont emmagasinées, les idées correspondantes et les réactions motrices que les unes ou les autres provoquent habituellement, sans que le Moi s'en mêle et y fasse opposition. C'est ce que nous appelons un réflexe cérébral tandis que le cas précédent était un réflexe médullaire. Les habitudes contractées, soit ancestrales, soit individuelles, dominant tout le phénomène. Le circuit nerveux étant parcouru, la réponse donnée est conforme à la manière

habituelle de sentir, de penser et d'agir sous l'influence de ladite excitation. Le Moi assiste, plus ou moins conscient, mais n'intervient pas, ne fait pas acte de volonté ou, s'il intervient, n'a qu'une volonté secondaire, affaiblie ou si distraite que l'intervention ne compte pas ou est à côté. Tel est le cas d'un soldat qui, emporté par son courage, se précipite au-devant du danger le plus certain, ou celui d'un ami dans les bras duquel, cédant à son premier mouvement, on se jette quoiqu'il vous ait trahi. Telles sont les impulsions plus ou moins inconscientes qui poussent parfois à commettre des actes souvent en désaccord avec l'intérêt personnel, mais conformes aux commandements de l'impératif catégorique de Kant.

Les actes réellement volontaires sont ceux dans lesquels l'excitation est l'objet d'une sérieuse attention, dans lesquels la réponse est délibérée, les conséquences immédiates et éloignées de celle-ci pesées, les différents motifs pour et contre mis en présence et dûment comparés. Sur la volonté, toutefois, bien des pressions s'exercent dont le Moi a grand'peine à se libérer. Les divers genres de sensibilités et de facultés qui interviennent dans toute opération intellectuelle sont ce que les ont faits l'hérédité et l'éducation personnelle. Tout d'abord le Moi voit, juge et est entraîné dans le sens que le veut sa matière ancestrale. Puis il est influencé par les modifications qu'elle a subies pendant le temps qu'il a vécu et surtout par celles qui se sont produites pendant son enfance au moment où son cerveau croît et absorbe si aisément tout ce qu'on lui fournit. Il a été façonné par sa famille, par ses premiers camarades, par ses premières impressions, par les résultats de ses premiers actes, par les exemples, les événements, par ses succès

ou insuccès dans les conflits avec la société. Il croit à ce qu'on lui a enseigné, à ce que lui ont appris ses observations et ses méditations. Il s'est fait une méthode de penser, il a acquis des idées favorites dont il n'est plus maître et qui le dirigent. Il a une sensibilité vive ou obtuse pour certaines choses et point pour d'autres. Il a un tempérament optimiste ou pessimiste, il est idéaliste ou libre penseur. De plus le Moi est soumis aux dispositions générales ou accidentelles tant de son cerveau que du corps. Un esprit sain dans un corps sain est la première condition de sa liberté, de même qu'une préparation suffisante du sujet en délibération est la première condition d'un bon jugement. Les volitions du Moi sont ainsi une résultante très complexe de circonstances nombreuses et variables, tant intérieures qu'extérieures. Le Moi n'apprécie pas les choses de la même façon à dix, vingt, trente et soixante ans, au printemps comme en automne, le soir comme le matin, chez le paysan à horizon borné et chez le citadin qui a beaucoup vu, chez le prolétaire qui a souffert et chez le riche saturé de jouissances, chez l'ignorant, le lettré, l'artiste, le savant.

Et cependant il y a quelque chose de commun à tous les hommes, c'est un Moi chargé de juger ce qu'il y a de bon, d'utile et d'agréable pour l'individu, de prendre les décisions conformes à son intérêt, de prévoir les effets nuisibles ou avantageux de ses actes, en un mot de veiller à la conservation et à la prospérité de l'individu particulier dont il a la charge. Les habitudes médullaires et cérébrales permettent au Moi de se borner à une surveillance platonique dans la généralité des actes extérieurs. Mais, dès que des circonstances nouvelles mettent en doute la portée utilitaire de ces habitudes, son devoir est tracé,

il doit intervenir, écarter toute sentimentalité, s'armer de toute sa raison, en appeler à toute son expérience, s'éclairer de toutes les lumières et commander dans la plénitude la plus grande possible de son indépendance, au mieux des intérêts de son client.

De ces considérations il résulte qu'après avoir mis de côté les actes réflexes purement médullaires et, en s'en tenant aux actes d'origine cérébrale et à leur genre de déterminisme, on peut distinguer trois types de Moi : le premier, physiologique par excellence, qui remonte à l'origine même de l'espèce, que l'homme a en commun avec les animaux, qui est préposé à la garde de l'individu et ne s'inspire que de son plus grand bien ; le second, qui est l'effet des habitudes prises par les ancêtres et léguées à l'individu ; le troisième, qui est le produit, chez l'individu lui-même, de l'éducation, des circonstances et des entraînements et habitudes diverses. Le second et le troisième, plus ou moins automatiques, peuvent être réunis sous un même nom que nous dirons plus tard. Le premier est le Moi animal, mais actif et raisonnant. Nous reviendrons sur les premiers et nous arrêterons à celui-ci.

Mettons-nous au point de vue de l'individu social qui lui correspond. Quel langage se tiendra-t-il ? J'ai un temps limité à vivre sur notre planète, se dit-il, l'*au-delà* je l'ignore ou plutôt je ne le connais que trop. Il s'agit de conduire ma barque le moins mal possible et d'être heureux, de ne pas me faire d'illusions, de ne pas verser dans le sentiment lorsqu'il ne rapporte rien, de ne pas accepter comme vérités ce que la raison me démontre être faux, de voir les choses telles qu'elles sont, en un mot de ne pas commettre par naïveté des actes dont la

fin ne répondrait pas à mes intentions. Mon corps, ma santé, les satisfactions physiques et psychiques, les souffrances à éviter, voilà ce que j'ai à considérer. Le non-Moi n'a de valeur que par le bien qu'il peut me rapporter, par le profit que j'en tire, par les jouissances qu'il me procure. J'ai l'expérience des hommes, je sais que si quelques-uns sont bons, la majorité est égoïste, ne donne rien pour rien, et ne s'inquiète de moi qu'autant qu'elle croit que je puis lui rendre service. La première des choses est de conquérir mon indépendance, de n'avoir besoin de personne et de me créer une position enviable. L'estime qu'on aura pour moi, le nombre de mes amis, mon crédit, ma puissance seront proportionnels à cette indépendance et à cette position. Moins j'aurai besoin des autres et plus ils auront besoin de moi, plus je serai recherché. Ce que j'aime le plus au monde, je dois le reconnaître, c'est moi-même. Puis viennent ma femme et mes enfants. Je les aime, je les protège parce qu'ils sont à moi, qu'ils me font honneur, qu'ils me rendent l'affection que je leur témoigne et qu'ils auront soin de moi à leur tour lorsque je serai malheureux ou âgé. C'est si vrai que s'ils ne me donnent pas les satisfactions que j'attends d'eux, s'ils me causent plus de chagrin que de bonheur, je saurai étouffer mes sentiments, les mettre de côté, organiser ma vie autrement et les déshériter. J'aime mon prochain parce que j'en suis payé d'une façon quelconque; il m'écoute et me comprend; sa conversation m'est agréable, il est indulgent pour moi. Je me dévouerais même pour lui à la condition de ne pas courir trop de risques. J'aime le pays et la société où je suis né parce qu'ils me procurent de nombreux avantages, sauf pourtant à en enfreindre les lois lorsqu'elles me gênent, que ce sera

ignoré et qu'il n'en résultera pour moi aucun inconvénient ou pénalité. Je serai honnête pour bien des motifs, pour qu'on le soit avec moi entre autres. Je serai charitable si j'en suis rémunéré par l'opinion publique ou si mon sacrifice ne dépasse pas le plaisir que je puis y trouver. Je professerai les principes les plus élevés et les plus généreux, le stoïcisme, la justice, la liberté, la solidarité, l'égalité pour tous, d'abord parce que je suis compris dans tous, ensuite parce que ce peuvent être mes idées favorites ou une thèse utile. En un mot j'aurai toutes les vertus par la raison que c'est mon intérêt bien entendu. Quant à aller au fond de ma conscience, à analyser mes mobiles dans tous ces cas, une fois passe, mais c'est inutile. Je préfère avoir une haute opinion de moi-même et être convaincu que je suis bon et désintéressé. A quoi sert de m'avouer une vérité qui me rabaisse au niveau de l'animal ?

Le tableau est noir, mais il n'est que trop vrai. L'égoïsme est l'essence du Moi animal que nous décrivons. l'altruisme n'est qu'un égoïsme déguisé (voir page 56). Lorsque les deux sont en présence, que l'autre type du Moi dont nous parlerons plus tard est muet et que la balance cérébrale est juste, l'égoïsme brute l'emporte toujours. Supposez deux individus sur l'Océan, dans une barque : plus d'espoir, pas une voile à l'horizon, il n'y a plus à manger que pour un, ils se meurent, les deux Moi se regardent tout aussi avides de vivre : l'un tuera l'autre. De ce cas extrême au cas le plus infime, le plus simple de distinction du bien et du mal, tous les intermédiaires se rencontrent. Et cependant le Moi animal n'est ni bon ni méchant dans l'état des choses. N'était-ce la difficulté de vivre, la concurrence et la lutte qui s'en suit,

sa sensibilité l'emporterait, il serait facilement bon. En réalité, de par sa raison il est utilitaire. Plus il est intelligent et éclairé et plus il adapte ses actes rigoureusement à la réalité objective des choses, plus il est ce que, dans le langage courant, on appelle pratique.

3° *La Société.* — Elle diffère de l'individu plus que celui-ci ne diffère de la nature, mais dans un autre sens. Voici la gradation : l'univers, qui est l'ensemble des systèmes stellaires, le nôtre compris ; les règnes organisés, que nous ne connaissons que sur notre planète ; l'individu humain, qui en est l'une des formes ; la société, qui est pour ce dernier un mode d'existence que les conditions nouvelles lui ont rendu obligatoire. L'homme a inventé par nécessité la domestication des animaux, la taille du silex, la navigation ; il a inventé de même la société dont il n'existait jusqu'alors que des traces confuses et en a fait peu à peu un corps compact, permanent, complexe, possédant une individualité générale et ayant des fonctions multiples au profit des individus véritables, transitoires.

Chez les animaux, avons-nous dit, les sociétés ne furent à l'origine que des rassemblements indifférents ou poussés par l'imitation entre individus qu'aucun motif ne portait à être hostiles entre eux. Il en résulta une habitude, puis un plaisir qui conduisit à l'altruisme. On vivait sous le même abri pour avoir chaud, on résistait ensemble à une attaque, on chassait de concert, on s'entr'aidait. Dans les troupes les faibles recherchaient les forts, ceux-ci protégeaient les faibles et naturellement passèrent chefs. Le terme le plus élevé dans les sociétés animales est représenté par les cas de stratégie chez les Singes, que nous avons relatés d'après Romanès, et par celui d'une

punition infligée à une sentinelle en défaut, ou d'un jugement par une sorte de tribunal.

Chez l'homme, les deux mêmes phases se retrouvent : une première, spontanée ou altruiste, et une seconde, réfléchie et intéressée. Une raison particulière s'ajoute dans la première. Les petits restent plus de temps avec leurs parents et demeurent plus volontiers dans la famille qui, en favorisant la continuation des sentiments altruistes, devient le noyau d'une société ultérieure. Mais, forcément, l'homme, avec son intelligence, devait, dans la seconde phase, s'apercevoir plus que les animaux des avantages à tirer de la vie en commun et aller plus loin. C'est ainsi que la défense extérieure prend rapidement une physionomie spéciale. De défense collective, elle devient attaque collective ; les passions, l'amour de la domination, de la gloire s'en mêlent et le fléau du militarisme déborde de toutes parts. Longtemps toutefois, chacun, à l'intérieur, reste maître de ses actes et règle comme il lui plaît ses rapports avec ses semblables. Des coutumes s'établissent d'elles-mêmes pour chaque cas. Un jour vint, où les différends menaçant de s'étendre et de compromettre la sécurité de tous, l'intérêt général exigea qu'on intervînt. Alors furent imaginés les arbitrages, les réparations de torts, les punitions, les prohibitions ; les coutumes devinrent des règles, puis des lois dont le nombre grandit à mesure que croissaient la population et la complexité des rapports mutuels.

Mais, dans les sociétés, après la phase naïve et patriarcale des pères et des anciens, en vint une autre, celle des plus habiles et des ambitieux se chargeant de gérer les intérêts généraux, tandis que les autres vauquaient à leurs occupations particulières. Dès lors se donna car-

rière l'individualisme caractéristique de la nature humaine comme de la nature animale. Entre les mains de ces gérants, l'intérêt général se subordonna à leur intérêt particulier, la société devint leur chose propre et fut aménagée à leur profit. Parallèlement, par le fait de la division du travail et de la transmission des conséquences de la lutte de chacun pour l'existence, la société se partagea en groupes, pour la plupart professionnels, dans lesquels s'immobilisaient les individus de père en fils : les uns, réputés nobles et fournissant aux hautes fonctions sociales, comme les guerriers, les prêtres, les magistrats ; les autres, réputés inférieurs, sinon serviles comme les laboureurs, les marchands et les journaliers. D'autres groupes s'y ajoutaient : les étrangers, que l'on acceptait dans la société sans leur en donner les avantages, et les vaincus, dont on faisait des esclaves. Ainsi s'établirent les classes sociales, la négation du principe d'égalité des avantages à recueillir de l'état social, qui dès l'origine furent la conséquence inévitable de tout système de vie en commun. Le mal social intérieur qui en résulta et le mal extérieur ou militarisme que nous lui avons opposé ont totalement faussé la société. L'objectif initial était le bonheur de tous, une facilité plus grande à subvenir à ses besoins, chacun entièrement libre et responsable de ses actes, mais avec le plein jeu de ses facultés et avec les moyens extérieurs de les faire valoir égaux pour tous. Ce résultat n'a été obtenu que pour une partie, la moindre : les forts, les intelligents ; les autres, c'est-à-dire l'immense majorité, non seulement n'a rien gagné, mais a été mise dans des conditions inférieures à celles où elle se trouvait à l'état de nature. La société n'est qu'une échelle hiérarchique : à une extrémité sont les privilégiés par leur nais-

sance, entrant en pleine possession d'emblée de tous les honneurs, de toutes les jouissances sans avoir rien fait pour les gagner ; à l'autre sont les parias n'héritant que de la misère et des souffrances de leurs ancêtres, n'ayant pas les premières armes pour lutter, prédestinés à la défaite avant d'avoir combattu, condamnés eux et leurs enfants à une situation infime souvent sans issue.

A l'origine la société ne voyait que le présent. Peu à peu les succès remportés en commun, les traités conclus à longue portée, l'obligation d'étendre un territoire devenant insuffisant pour la population donnèrent naissance à un vague sentiment de continuité d'intérêts communs dépassant le moment actuel. Déjà les règles adoptées dans les rapports des individus entre eux étaient un signe de prévoyance ; elles se préoccupaient non seulement des adultes actuels, mais de ceux devant leur succéder. Le conseil des anciens était une institution permanente dont les membres se renouvelaient après décès ; ou bien le chef était héréditaire. Une tradition se forma ainsi. Le souvenir d'un passé heureux ou malheureux, des ancêtres vénérés de tous, les Dieux en propre, des cérémonies annuelles invoquant ces choses resserraient le lien. Les qualités ou les défauts d'ensemble de la tribu, sa renommée, sa prospérité, ses biens, les améliorations apportées à la propriété commune formaient un patrimoine que l'on avait à cœur de conserver et de transmettre intact sinon agrandi. Chaque société forte, ayant fourni une certaine carrière, ayant su se maintenir, respectée de ses concurrents, devint ainsi un État, une corporation possédant un capital à la fois physique, intellectuel et moral, s'accroissant de génération en génération de toutes les acquisitions successivement sura-

joutées, une personnalité exerçant son autorité sur les individus de passage et ne craignant pas de les sacrifier à ses vues personnelles. Telles furent, je ne dirai pas les états monarchiques rapportant tout au souverain et à sa dynastie, mais les cités démocratiques chez lesquelles, dans l'antiquité, la défense et l'attaque des autres cités étaient l'intérêt suprême autour duquel pivotaient toutes les considérations, toutes les lois. Telles sont nos nationalités modernes devenues une tutelle souvent lourde, un mécanisme des plus compliqués, une concentration savante de tous les pouvoirs : mais aussi une existence surchauffée ne répondant ni à ce qu'elle devrait être, ni aux concessions de libertés individuelles qu'elle exige et qu'un grand nombre, nous en sommes convaincus, échangeraient volontiers contre l'état de nature du temps jadis.

Cette transformation progressive d'une société simple et naïve, à la recherche de la meilleure manière de vivre dans les conditions nouvelles et d'être tous heureux, en une raison sociale donnant de beaux bénéfices, mais les distribuant de la façon la plus inégale et souvent la plus inique : aux uns les faveurs, les privilèges, les facilités de l'existence, aux autres les charges, les privations, les souffrances, est-ce le but qu'il fallait atteindre ? L'homme a dépassé les animaux, il a merveilleusement tiré parti du système de la vie en commun, mais dans son objectif principal il a fait faillite ; il n'a pas donné le bonheur à tous. L'évolution chez les êtres vivants a une direction générale vers l'adaptation la meilleure aux conditions dans lesquelles les individus sont appelés à vivre, mais souvent elle s'égare dans des voies déplorables dont les espèces sont victimes. Ne serait-ce pas le cas de se

demander si l'évolution, abandonnée à elle-même dans les sociétés humaines, a suivi la voie la meilleure dans l'intérêt de celles-ci et si les circonstances ne l'ont pas fait dévier à notre détriment. On dit qu'elle finit toujours par arriver à un mieux, même lorsqu'elle s'écarte du chemin. Ce sera peut-être le cas. Mais pour l'instant nous ne voyons pas qu'elle conduise à l'objet de nos désirs.

Et pourquoi cette déviation, pourquoi le *laisser-aller* a-t-il conduit à ce résultat mauvais? C'est que la nature n'a pas les mêmes vues que nous, ou plutôt qu'elle n'en a aucune, qu'elle opère aveuglément avec ses lois fatales et n'a nul souci de nos opinions, de nos désirs et de notre bonheur. C'est que son mieux à elle n'est pas notre mieux à nous. L'homme, pour obtenir ce qu'il désire, aurait dû commencer par se modifier lui-même et transformer sa nature animale. Changeant de vie, il devait changer d'enveloppe. Au début la société se modelait sur les faits et gestes des individus. Mais bientôt la réaction de ceux-ci les uns sur les autres produisit les effets inévitables. Ces effets une fois obtenus devinrent permanents. La lutte entre les individus ne fut ni correcte ni loyale. Les générations héritant de leurs devancières supportèrent les conséquences de leur bonne ou mauvaise conduite, les individus cessèrent d'être uniquement responsables d'eux-mêmes. Tout fut brouillé et faussé. La société devint une chose à part, un milieu *sui generis*, un ensemble de conditions toutes différentes de celles du début. Les situations étant interverties, ç'eût été aux individus maintenant à se modeler sur la société. Il n'y a pas de milieu : ou la société doit s'adapter aux individus, ou les individus à la société. Mais le mal était trop profond, l'adaptation n'a pas eu lieu, l'homme a conservé sa nature

animale primitive. Au sein de la société, dans son for intérieur il est resté l'homme de la nature, mais dissimulé. Les deux, société et individu, sont antagonistes ; ce que l'un exige ne convient pas à l'autre. L'individu veut être libre, avoir la vie la plus ample et ne dépendre que de lui, il récuse jusqu'au lien qui l'unit à ses ancêtres, il n'accepte qu'avec difficulté la solidarité avec ses congénères, il ne voit que le présent. La société est un composé de sacrifices réciproques, parfois excessifs, dont elle abuse. L'homme est une portion intégrante de la nature et, comme tel, sujet à ses lois impératives. La société est un édifice construit avec des matériaux et sur des bases de convention.

Ce qui nous amène à parler de quelques-uns des principes se rattachant soit à l'individu, soit à la société, sinon aux deux et, dans certains cas, à la nature que l'on met en avant. Ils compléteront notre parallèle. Nous les réduisons pour le moment à quatre : la liberté et sa contre-partie la solidarité, l'égalité et son corollaire la justice.

CHAPITRE X

Principes directeurs. — Liberté et solidarité. — Égalité et justice.
La notion du bien et du mal.

Liberté. — La liberté est une conception de l'homme, une idée abstraite impliquant la volonté de faire ce que l'on veut et n'ayant de signification, par conséquent, que chez les animaux possédant pour le moins un Moi ganglionnaire prédominant dans la région céphalique,